

Rien que d'y songer, ils auraient hurlé de terreur, hurlé de désespoir !

Mourir enterrés tout vivants !... Mourir quand ils se sentaient forts, vaillants et braves !... Mourir sans une chance de salut... sans une lueur d'espérance !... Mourir sans pouvoir même compter, pour sortir de cette tombe, sur un miracle que le Ciel lui-même n'aurait pu faire !...

— Marquis, dit gravement et solennellement M. de Belleruche, pour la première fois de ma vie je tremble... j'ai peur !

— L'agonie qui nous attend sera longue et hideuse... Chaque minute va devenir pour nous une torture et un supplice...

— Car ce qui nous attend — comme vient de nous le crier avec tant de joie ce bandit — c'est la mort lente, la mort affreuse par la faim !

— Et pourtant, même à cette heure, je veux encore me souvenir que je suis le comte de Belleruche, et ne me faudrait-il, pour racheter ma vie, qu'être assez lâche pour supplier et demander grâce à cet homme, que cette lâcheté-là je ne la ferais pas... que cette lâcheté-là je ne la commettrai pas !

— Mais vous, marquis, aurez-vous la même force d'âme ?... le même courage ?

— Comte, je saurai rester digne de vous, digne de moi, répondit sur le même ton solennel le marquis de Prades.

— D'ailleurs, mourir n'est rien, si terrible et si atroce que soit la mort qui va nous prendre...

— Mais la suprême torture... le suprême supplice, c'est la pensée, c'est le souvenir de celles qui restent... de celles qui nous attendent !

— Votre fille adorée... votre Yvonne que seul, vous pouviez sauver, et sauver deux fois en lui rendant, avec la raison, la liberté et la... votre pauvre Yvonne que d'autres bourreaux à cette heure peut-être martyrisent, que va-t-elle devenir quand vous ne serez plus là pour la défendre... quand vous ne serez plus là pour l'arracher de leurs mains !

— Et que va devenir aussi cette pauvre et noble femme dont je vois en ce moment l'image passer devant mes yeux... que va devenir Clotilde... Clotilde qui attendra vainement notre retour... vainement le retour de son enfant !... Clotilde, envers qui je n'aurai pas eu le temps de racheter mes fautes... de racheter mes crimes !

— Elle mourra de chagrin, de douleur et de désespoir !...

— Elle mourra, et encore une fois le petit Maurice restera seul au monde... et une fois encore il restera orphelin et sans mère ; je songe au jour où il succombera à son tour à la misère et à la folie du désespoir !...

— Ah ! ce misérable ne tue pas que nous, il les tue, eux aussi !

— Et voilà pourquoi vous devez sentir mes mains trembler dans les vôtres !... Et voilà pourquoi vous devez sentir des larmes dans ma voix !...

Et dans un même élan les deux hommes venaient de tomber dans les bras l'un de l'autre, la poitrine brisée de sanglots, non plus en pensant au tragique avenir qui les attendait, mais aux êtres si chers qu'ils allaient laisser derrière eux et qu'ils ne reverraient plus !... mais aux êtres si chers qu'en les frappant Korriggan allait frapper aussi !...

Et ils s'étreignaient de toute leur force, poitrine contre poitrine, cœur contre cœur, quand soudain, il tressaillirent.

Korriggan était toujours là, rôdant près de la porte... toujours là, les bravant et insultant à leur agonie...

Mais brusquement, il venait de s'interrompre pour jeter un cri de surprise, suivi presque aussitôt d'un cri de colère.

Que se passait-il donc ?

Pourquoi le vieux bandit venait-il de jeter tout à coup un cri de fureur ?

C'était ce que le comte de Belleruche et le marquis de Prades, l'oreille collée contre la porte, se demandaient avec une anxiété que l'on comprendra.

Ce qui se passait, c'est qu'un nouveau personnage venait de surgir ! Ce qui se passait, c'est que Korriggan n'était plus seul dans la cour !

En effet, depuis quelques instants et sans qu'il s'en fût aperçu, un homme s'était tout à coup dressé sur la crête du mur qui faisait face à la grande porte du château.

Ce mur s'était éboulé en partie en cet endroit, et les gardiens du château de Morgoff ayant négligé de le faire réparer, il y avait là une sorte de brèche qui mettait la cour presque de plain-pied avec les rochers qui entouraient le château, et par laquelle rien n'était plus facile que d'entrer.

Et Korriggan, en se retournant par hasard, venait précisément d'apercevoir un homme qui, accroché des deux mains au sommet du mur, se préparait à sauter.

Et il n'était pas encore revenu de son saisissement, que l'homme venait déjà de faire un bond et de s'avancer hardiment vers lui.

C'était Pornic.

Mais avant de faire se dérouler sous les yeux de nos lecteurs la scène dramatique qui va suivre, il nous faut donner ici, très brièvement d'ailleurs, quelques explications nécessaires.

Il nous faut savoir comment Korriggan avait pu apprendre que la vieille mégère s'était prise elle-même à son propre piège...

Il nous faut savoir également comment le vieux bandit s'était trouvé dans le souterrain, quand M. de Belleruche, entrevoyant son ombre, avait fait feu sur lui...

Et d'abord on doit se rappeler comment Korriggan, en sortant de l'ancien cachot d'Yvonne, avait pris congé du comte et du marquis.

La vieille Micheline, qui, sachant maintenant que leur terrible secret ne leur appartenait plus, avait résolu la mort des deux amis, la vieille Micheline avait rapidement glissé à l'oreille de son homme, c'est-à-dire de son complice, ces quelques mots :

— Va-t'en !... Trouve un prétexte...

Et ce prétexte, Korriggan l'avait aussitôt trouvé en disant au comte qu'il allait chercher encore la lettre qu'il avait égarée... la lettre qui lui avait été remise sur la route de Morgoff par l'inconnu qui était arrivé juste à point pour enlever la folle et la petite Suzanne.

Cette lettre, le vieux bandit, redescendu dans sa chambre, l'avait d'abord cherchée... cherchée même assez longtemps et assez sérieusement, puis, tout à coup, il s'était mis à hausser les épaules.

A quoi bon, en effet, chercher à convaincre ce comte de Belleruche ?

A quoi bon, en effet, se donner tant de peine quand, — ainsi que venait de le dire la vieille Micheline, — dans une heure ces deux hommes n'existeraient plus ?

Et Korriggan s'était mis à marcher de long en large dans sa chambre, tout blême et tout frémissant à la pensée de ce qui allait se passer.

La vieille Micheline montrait en ce moment toutes les pièces du château aux deux étrangers, et dans quelques instants — pas même une heure, — elle allait trouver le moyen de les conduire dans le souterrain, c'est-à-dire de les mener à la mort.

— Pourvu que Micheline calcule bien son coup ! se disait anxieusement le misérable. Pourvu que ces deux hommes n'échappent pas au piège qu'elle va leur tendre !...

De temps à autre, il s'arrêtait de marcher, et campé devant sa fenêtre, il restait un long moment à écouter s'il n'entendait pas de bruit dans la cour...

Car le souterrain n'ayant pas d'autre issue que cette porte qu'il voyait en face de lui, c'était donc forcément par là que la vieille mégère et ses victimes devaient passer.

Et il écoutait, il guettait toujours, de plus en plus fébrile, de plus en plus pâle, quand, soudain, il tressaillit.

Il venait d'entendre la voix de Micheline... celle du comte.

Ils approchaient...

Et, tout à coup, ils parurent.

Korriggan ne pouvait entendre ce que sa femme disait, mais il la voyait montrer du geste la porte du souterrain...

Il s'était un peu retiré pour ne pas être aperçu et son regard ne quittait plus M. de Belleruche et le marquis de Prades.

Qu'allaient faire ceux-ci ?

Allaient-ils renoncer à pousser plus loin leurs recherches ?

Allaient-ils, au contraire, suivre sans hésitation la vieille mégère ?

Et le vieux bandit épiait de plus en plus attentivement le comte et le marquis, quand il eut un mouvement de joie.

Déjà, avec son air sinistre et farouche, la vieille Micheline venait de pénétrer dans le souterrain... déjà ceux qu'elle allait perdre venaient d'y disparaître à leur tour derrière elle !

Un éclair étincela dans l'œil de Korriggan.

Enfin, on les tenait !

Enfin, ce secret qui pouvait l'envoyer sur l'échafaud... ce secret qui pouvait faire tomber sa tête, nul ne le connaîtrait !

Encore quelques instants, et la mer allait encore une fois se faire leur complice !

Mais pourtant, pendant quelques secondes, un nuage passa sur le front de l'ancien geôlier d'Yvonne et de Suzanne.

Car il venait de faire une réflexion qui ne lui était pas encore venue... une réflexion qui gâtait sa joie.

Était-ce bien vrai, que ces deux hommes morts, que ces deux hommes disparus, nul ne connaîtrait plus ses crimes, nul ne saurait plus ce secret qui le faisait trembler ?

Était-ce bien vrai que le comte et le marquis ensevelis dans l'abîme, Micheline et lui pourraient vivre tranquilles sans avoir plus rien à redouter de personne ?

Et Korriggan était obligé de s'avouer qu'il venait de se réjouir trop tôt, de se réjouir trop vite.

Car si ces deux hommes qui étaient étrangers à Morgoff, étrangers au pays, connaissaient si bien ces horribles histoires de nau-